



Le culte du podium

blesse et tue

La compétition, une arme à deux tranchants

À l'issue des derniers Jeux Olympiques, un animateur de radio de Québec prétendait vouloir encourager la pratique sportive. Il déclarait : « Si ton professeur d'éducation physique te dit que l'important c'est de participer, va chercher un 2 par 4 et frappe-le en plein front ». La soif de victoire conduirait-elle à la violence ? Cas isolé ? L'exploitation de la compétition à des fins pédagogiques comporte des effets secondaires hautement nocifs. À court terme, elle nuit aux apprentissages sportifs de la majorité, elle démotive ; à moyen terme, elle éloigne les jeunes de la pratique sportive ; à long terme, elle restreint la pratique de l'activité physique à une infime minorité qui y perd plaisir au début de la vingtaine. La compétition nuit à tous.

En valorisant la victoire, nous produisons des perdants

Éduquer sans frontières, c'était le thème du dernier congrès des éducateurs physiques et kinésologues du Québec tenu récemment à Saguenay. Pour enseigner sans frontières, il faut commencer par identifier les obstacles à la pratique de l'activité physique. Pourquoi si peu de jeunes adultes maintiennent-ils de saines habitudes de vie active ? Pourquoi sont-ils si nombreux, au secondaire, à se chercher des excuses pour obtenir une exemption du cours d'éducation physique ? Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. L'un d'entre eux est l'omniprésente compétition. Pour un éducateur physique, la compétition est probablement l'obstacle le plus difficile à remettre en question. Dès qu'un ado entre au gymnase, il demande à quel sport on joue. Nous savons pourtant que la pratique sportive compétitive crée plus de perdants que de gagnants. Dès que nous organisons un tournoi, nous savons que les perdants quitteront le terrain les premiers, alors que ce sont eux qui auraient besoin d'y rester plus longtemps.

La compétition nuit aux apprentissages

Qui dit éducation sans frontières, dit barrières à défoncer. Et l'une de ces barrières, c'est la compétition. La culture de la compétition cause des ravages importants chez les jeunes. Chaque année, en septembre, des enfants de 11 et 12 ans se présentent à leur éducateur physique en expliquant qu'ils sont « poches » en éducation physique. Le vocabulaire sportif qu'ils apprennent au gymnase comprend inévitablement les épithètes suivantes : poche, pourri, nouille, nul. Les élèves affublés de ces étiquettes se sont résignés ; il faut des

mois pour les convaincre du contraire. Enseigner l'éducation physique en organisant des situations d'apprentissage fondées sur la coopération est hautement rentable pour apprendre à ces élèves à retrouver le goût de progresser.

Apprendre à coopérer, c'est sortir de soi, c'est apprendre à vivre
Comment procéder ? Demandez à vos filles de se placer par ordre de grandeur sur une ligne, et aux garçons de faire de même sur une autre ligne. Puis, vous demandez à la plus petite de faire équipe avec le plus grand. Jumelez tous vos élèves de la sorte jusqu'à ce que la plus grande se retrouve avec le plus petit. Puis, remettez un ballon léger à chaque équipe. Demandez aux deux de prendre place face à face, de chaque côté de la ligne centrale du gymnase. Demandez aux deux partenaires d'échanger des passes jusqu'à un total de 10. Dès qu'ils réussissent, les deux viennent inscrire leur point sur la liste des élèves de la classe. Vous voulez mettre toute la classe en mouvement ? Confiez une petite surface de jeu à 2 équipes qui se relaient et arbitrent les échanges à tour de rôle. Lorsqu'une victoire est obtenue, l'équipe retourne prendre place et tente de marquer un autre point avec une difficulté accrue. Les difficultés peuvent varier à l'infini : le ballon doit faire un bond sur le sol, ou sur le mur, ou être attrapé sans contact avec le corps, ou on change de forme de ballon, etc. Puis, pour obtenir un nouveau point, on augmente le nombre de passes à réussir à 15, 20, 25. L'idée consiste à rendre la victoire légèrement plus difficile, plus valorisante, plus désirable.

Varié partenaires et difficultés, valoriser la réussite de chacun et chacune
Chaque fois que votre horloge sonne, aux 5 ou 10 minutes par exemple, les élèves changent de partenaire. La plus petite va retrouver le garçon no 2, et on reprend le processus. Et le prof augmente le degré de difficulté. Les nouveaux partenaires se présentent et échangent une poignée de main. La coopération est hautement rentable à tous points de vue. Elle peut être avantageusement utilisée pour l'apprentissage de tous les gestes sportifs. Du basket au soccer, de l'athlétisme au ski, autant dans le gymnase que dans la salle d'entraînement. Le petit champion hokeyeur, habitué avec son équipe d'élite, doit aussi apprendre à gagner des points avec une personne qui a besoin de ses conseils. Ce pré ado éprouvera peut-être une certaine difficulté à découvrir cette nouvelle compétence qu'est la coopération. Oui, mais à 20 ans, la pratique du badminton avec sa copine et un autre couple pourra le combler. Il aura appris à s'amuser avec des personnes plus âgées. Que faisons-nous à nos élèves lorsque nous les laissons former des équipes comme au temps des marchés d'esclaves ? Devenus adultes, au lieu de n'avoir du plaisir qu'avec ses misérables amis du hockey et leur lamentable histoires de gars, il aura pris goût à la civilisation, à l'entraide, à conseiller des moins performants. Lorsqu'un jeune fournit des conseils à un autre, il enrichit cet autre autant que lui-même. Et cela l'aidera à être un meilleur papa, capable de s'amuser avec son fils et sa fille. Et à s'amuser en pratiquant.

Le culte du podium tue

La « glorification » de la compétition conduit au culte du podium, un culte qui légitime la sélection d'une minorité et l'élimination de la majorité. La sélection des plus forts et l'élimination des faibles sont des mythes cruels qui devraient être bannis de nos écoles et de nos gymnases. Si la pratique de l'activité physique prenait ses distances de la compétition, nos gymnases seraient beaucoup plus utilisés à la fin des cours. Ces mythes viennent en contradiction avec l'amélioration de la santé, de la sécurité et du bonheur.

C'est la commercialisation du sport qui a tordu l'esprit sportif, qui l'a vidé de son sens, qui l'a tourné en dérision, qui a valorisé la victoire à tout prix. C'est la commercialisation de la victoire et la déification des vainqueurs par les médias qui incite les athlètes à recourir aux drogues, à la tricherie, à la violence contre autrui et contre soi-même. C'est l'exemple du sport professionnel qui a conduit à l'impolitesse des parents contre les entraîneurs et les arbitres, aux abus des entraîneurs contre les jeunes équipiers qu'on leur confie, aux cris des parents contre les enfants et aux pressions des papas pour inciter le petit à marquer des buts. La violence a augmenté dans le sport au cours des dernières 25 années. Durant la grève du hockey, une certaine ligue de garage payait des hommes à 150, 300 et 500\$ pour une bagarre à poings nus. Et chaque fois, on entend un « expert » affirmer qu'il s'agit d'un cas isolé, qu'il ne faut pas généraliser, que les tribunaux ne devraient pas sévir. Les partisans, assoiffés de sang, sont venus hurler leur appétit par milliers. Défoulement ? Pas si sûr. Lorsqu'on nourrit le public de violence, on justifie la violence après le match. La culture de la violence gagne du terrain et elle en gagnera tant et aussi longtemps que les éducateurs physiques ne décideront pas de la faire reculer.

Coopérer, c'est le fondement de la pratique sportive

Pour les pédagogues sans frontières, le principe à retenir est simple : nos élèves apprennent plus vite et mieux en coopérant. La compétition nuit aux apprentissages à court terme, d'abord chez les moins habiles, et aussi à plus long terme, chez les vainqueurs. Sans le savoir, leur victoire d'aujourd'hui prépare leur impuissance de demain.